

Consolons-nous... Tout passe ! : causerie à bâtons rompus

Autor(en): **F.Gt.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 11

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223822>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

CONSOLONS-NOUS... TOUT PASSE !

Causerie à bâtons rompus.

Na parlé un peu partout, en Suisse et en France, de la « crise du français ». On croirait, à lire les journaux et à écouter les conférenciers, que c'est de l'an de grâce 1931 que datent les solécismes, les fautes de style, les énormités orthographiques qui émaillent lettres et articles. Un vocabulaire nouveau s'est élaboré chez les jeunes et le grand-père qui déclarait mélancoliquement :

« On prétend que mon petit-fils est intelligent. Je n'en sais rien. Nous ne parlons pas la même langue. »

exprimait les sensations de beaucoup de parents qui ne sont pas encore des aïeux. L'argot peut sembler amusant dans la bouche des très jeunes. Plus tard, il paraît grotesque. Cette torture de la langue française, taxée chose insignifiante, a suscité une levée de boucliers. M. Duhamel est venu nous parler de nos « maladies de langage » et a tenu sous le charme de sa parole simple, originale et spirituelle un nombre incroyable d'auditeurs.

Jamais notre Aula ne vit foule plus dense et plus attentive ! Impossible de fermer les portes. Trop de retardataires s'étaient installés dans le vestibule et recueillaient au passage quelques phrases égarées.

Nous avons fait, en écoutant le célèbre écrivain, notre examen de conscience. Oui, nous employons à tort et à travers ces mots-fétiches dont notre conversation est farcie. Des MAIS, signes d'un esprit critique. L'abus de cette conjonction me remet en mémoire un amusant dialogue entre un pasteur, — décédé depuis longtemps — et sa trop zélée paroissienne :

« Votre sermon m'a beaucoup édifiée, MAIS... »

Et les remarques pointues de fondre comme grêle sur le malheureux ministre, incapable de placer un mot pour sa défense.

DONC dénote un esprit enclin à la logique et ne parvenant pas à la conclusion.

D'AILLEURS cherche vainement à se disculper.

PEUT-ETRE est la marque d'une âme scrupuleuse qui s'inquiète d'une affirmation trop précise.

N'EST-CE-PAS ? — la maladie de M. Duhamel lui-même, il l'a confessé, — révèle un touchant besoin d'étayer sa conviction sur celle de son prochain.

Quant à ce terrible BREF dont les plus di-serts font un constant usage, il annonce un discours long comme un jour sans pain.

Que nous voilà couverts de confusion en reconnaissant nos manies, indices de notre caractère ! Frappons-nous la poitrine et reconnaissons que nous ne savons pas nous exprimer simplement et clairement. Nos écrits abondent en répétitions et nos paroles aussi. Je me souviens d'un homme d'esprit qui gâtait ses plus amusantes anecdotes en les redisant avant que ses auditeurs aient cessé d'en rire. Une pensée peut être répétée avec profit, une plaisanterie jamais !

Seuls, les amoureux s'adressant à l'objet de leur flamme, ont le droit, — que dis-je ? le de-

voir — de rééditer les tendresses que chacun d'eux croit avoir inventées. Mais, affirme-t-on, et la ruine des papetiers semble le prouver, les amoureux n'écrivent plus de nos jours. Ils se servent du banal téléphone ou de la carte postale qui dit si peu et si vite. Les longues lettres de ma grand'mère, oubliées dans un grenier, et sur lesquelles, assise sur une vieille caisse, j'ai passé jadis des heures enchantées, feraient hausser les épaules à la prosaïque jeune génération.

« On est copains les deux ! » entendais-je déclarer l'autre jour. Et il s'agissait de deux nouveaux fiancés !...

Le vingtième siècle ne donnera pas de rivaux à Mme de Sévigné, et c'est tant pis pour la langue française... et les amoureux.

En écoutant la conversation d'une jeune personne, déclarant que le sport seul captivait ; uniquement ski, canotage, tennis, natation, etc., je comprenais la réflexion d'un vieux monsieur à mes côtés :

— Si c'est là la femme moderne, j'aime mieux l'ancienne.

Où auraient-ils le temps d'apprendre à parler purement leur langue maternelle, ces jeunes ou ces demi-jeunes qui ne rêvent que foot-ball, hockey, autos et motos et rentrent la nuit au logis, fourbus, impuissants à savourer autre chose qu'un journal illustré, entre deux bâillements ?

Le Sport est une divinité implacable qui réclame, de ses fidèles, un culte intégral. Tout doit être sacrifié à ce Moloch moderne.

Consolons-nous. Cette mode passera comme tant d'autres et les êtres futurs se souviendront qu'ils ont un cerveau et que cet organe a des droits.

Tous les engouements et les marottes s'évanouissent et font place à d'autres.

Je revois encore l'air dédaigneux d'une jeune fille proclamant d'un ton d'oracle :

« Nos cheveux resteront courts. Ce n'est pas une révolution, c'est une évolution. »

Que pense-t-elle, à l'heure qu'il est, des chignons accrochés artificiellement aux boucles qui s'obstinent, en dépit de la mode, à ne grandir que d'un centimètre par mois ? Il est plus facile de détruire que de rebâtir ; les chimériques constructeurs d'une société nouvelle en font une fois l'expérience.

Qui aurait cru revoir nos incommodes jupes d'autrefois, après le règne des robes qui ne commentent jamais et finissent tout de suite ?

C'est pourquoi, à l'encontre de M. Duhamel et de tant d'autres doctes professeurs, je ne me lamente nullement sur cette carence de la plume ni sur nos entorses journalistiques à la belle langue française. Encore quelques années et il sera de bon ton d'imiter, non les « précieuses ridicules », mais les écrivains de choix. L'argot semblera le plus absurde moyen d'expression et nos écoliers apprendront à parler et à écrire correctement.

Nous pourrions peut-être leur donner le bon exemple ? Essayer de corriger autrui ne servira qu'à nous faire passer pour des êtres parfaitement désagréables. Mieux vaut nous débarrasser d'abord de nos maladies de langage. Qu'en pensez-vous ?

F. Gt.



LE BELION A CORAILLON

Pus vo dere que Coraillon n'avâi pas quartettâ sta vèprâ que l'ètai venu âo distri. Quand Coraillon desâi que l'al-lâve âo distri, l'ètai po espilliquâ que l'avâi dâi coumechon à fère pè la capitâla dâo distri, iena dâi dize-nâo de noutron canton, que sâi Alyo, Aveinte, Cossouné, Mâodon, Mordze âo bin Etsallein. Et pu, quand lâi vègnâi, l'è su que l'avâi on bocon lo bourla-cou lo leindèman.

L'ètai dan grantenet aprî la né tsesâite que Coraillon s'è dècidâ de modâ po l'ottô. Lè clière, su lè tserrâire, l'ètan allumâie dza du bin dâi z'hâore, mîmameint que dein clli distri, quand l'è lo moment de cliôure lè cabaret, cliousant assebin onna clière su duve.

Ma fâi, vo sède que lo moment lo pllie pé-nâbllio quand on è restâ on bocon âo cabaret, l'è lo premi quant d'hâora. L'è on précaut que que mè l'a de.

Coraillon s'è dan met à troupenatsî su iena de cliâio petite tserrâire que sant de la part de cé et de la part de lé de la granta. L'appellant cein dâi trottoir, Coraillon lâo desâi dâi galop-poi, po cein que l'ètai tâ et que faillâi allâ rido. On vavâi pas mé bî que l'arâi failliu. Cein sè pâo bin que l'avant dètyeint duve clière su trâi.

L'affère l'è pas tant mau zu vè le doû premi potî que la clière ne clièrive pas, mâ, vè l'autrâ, stasse que l'ètai allumâie, vaitcé, su lo galop-poi, que lâi avâi on belion betâ ein travè. Coumeincive drâi vè lo potî et borâve lo tse-min. Coraillon ne fâ ne ion ne dou ; fâ onna bouna cambâie ein lèveint bien hiaut lè piaute et pu via...

Mâ, vaitcé trâi potî pe levè onna clière et remè on belion ein travè. Coraillon ein ètai tot ébahya. Relâive lè piaute ein faseint : « hop ! » et pu... de l'autro côté...

N'avâi pas fé ceint pî que revaitcé on belion. Coraillon lâi compregnâi pe rein. Mâ n'ètai pas lo moment de comprendre, l'ètai lo moment de châtôta... rran... et pu l'è bon.

Ein a zu à châtôta de cliâio belion. Cein que lâi avâi de courieu, l'è que lè z'avant ti met vè lè potî à clière. Prâo su que l'ètai po ne pas s'abotsî contro

Aprî on moment, Coraillon lè recognessâi du têt liein cliâio belion. Adan sè mettâ à corè on bet po bin s'einbrèyî, et pu, quand l'arrevâve dè coûte, fasâi on saut quemet on dzouveno cattetiuméno et sè trovâve de la part de lé.

Ne garanto pas, tot parâi, qu'on coup ne sè sâi pas assoupâ contro lo belion et que sè sâi pas émorâillî lo nâ.

Vâ ! vâ ! ein a fé de cliâio : « Hop ! » sta né quie. Et pu que l'a de dâi coup :

— Ein ant-te met de cliâio belion su clli galop-poi !

Et po fini, vu vo dere oquie ! Mâ, n'allâ pas lo redzipettâ à Coraillon. Vo mè prometete ?